

J'appris que, dans la nuit, deux Lyonnais avaient été arrêtés et mis en prison : je les réclamai. L'on faisait attendre ; je menaçai , ils arrivèrent. L'un était M. Scmith , lieutenant-colonel , bon officier d'artillerie , qui avait été chargé de la fonderie , lorsque la crainte l'avait fait abandonner à l'entrepreneur ; l'autre était un aide-de-camp de M. Burtin.

Je restai dans Bagnolles une heure au plus , et je fis donner à mes braves camarades du pain et du vin. Pendant ce temps l'attroupement se fortifiait autour de nous. On me donnait avis de partir ; que nous allions être attaqués. Je demandai un guide , et pris le chemin d'Amplepuis.

Je ne puis me refuser au plaisir de me rappeler la confiance et l'attachement que les Lyonnais m'ont constamment témoigné ; et sans parler de leur constance héroïque à supporter , sans se plaindre , tous les dangers et les travaux , avec quelle indignation et quelle unanimité n'avaient-ils pas rejeté plusieurs fois les offres que Dubois-Crancé leur faisait d'une capitulation , aux conditions de lui livrer ma tête et celle des principaux chefs ? J'éprouvais plus que jamais , dans le bois de Bagnolles , le bonheur d'être aimé d'eux , et c'est à ce sentiment que je dois , sans aucun doute , mon existence. Tous m'engagèrent à changer de nom ; ils me donnèrent celui de capitaine Antoine , et il fut convenu qu'on dirait que j'avais été tué.

Je n'avais pas fait un quart de lieue après Bagnolles , que je vis un grand rassemblement de gardes nationales , de paysans , de femmes , d'enfants , qui déboucha en jetant des cris affreux. Les gardes nationales coururent aussitôt à la rivière de Chessy pour m'y couper le chemin d'Amplepuis , et se cachèrent derrière des haies et des arbres pour faire feu sans courir de risque.

Je marchai serré autant qu'il me fut possible , n'osant séparer ma troupe , dans la crainte que de faibles détachements